

trons une oasis délicieuse où les roses fleurissent au milieu des orangers et des citronniers ; des canaux y portent l'eau du Nil et y entretiennent une verdure et une fraîcheur ravissantes. Nous sommes à Matarieh. C'est dans l'un de ces jardins que se trouve le magnifique sycomore qui, suivant une pieuse tradition transmise d'âge en âge parmi les musulmans comme parmi les chrétiens du pays, serait le rejeton de celui qui aurait prêté son ombrage à la Sainte Famille réfugiée en Égypte. Le célèbre voyageur Ganshel, qui parcourait l'Égypte en 1672, rapporte que l'ancien sycomore était tombé de vétusté en 1656. Il ne restait dans le jardin qu'une souche. De cette souche est venu l'arbre actuel, qui a par conséquent deux cent trente ans. Il mesure environ huit mètres de circonférence à sa base, et malgré son âge avancé, il est encore plein de sève et de verdure. Il continue toujours à être l'objet de nombreux pèlerinages de la part des chrétiens du pays. Pour le protéger contre l'indiscrète piété des pèlerins qui se plaisent à y graver leurs noms et à en couper des branches, on l'a depuis quelques années entouré d'une balustrade.

A quelques pas de là est un puits qui, d'après la même tradition, aurait jadis fourni de son eau aux augustes hôtes qui seraient venus s'asseoir près de sa margelle.

Après les trop courts moments passés à Matarieh, nous gagnons Héliopolis, situé à neuf kilomètres du Caire. Cette ville, qui fut si célèbre autrefois, est aujourd'hui détruite de fond en comble. Deux grandes enceintes y sont encore reconnaissables : l'une était celle de la ville, elle est en partie ensevelie sous des monticules de décombres ; l'autre environnait le temple du Soleil. Toutes les deux étaient bâties en briques crues. Il ne reste plus du temple que l'un des deux obélisques qui précédaient l'une des entrées. C'est un beau monolithe de granit de vingt mètres soixante-quinze